

À propos d'un roman primé et controversé :

Les Bienveillantes de Jonathan Littell

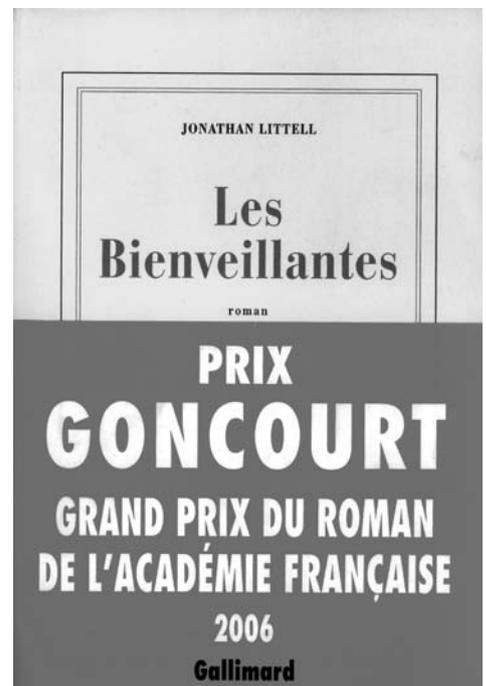
Frank
WILHELM

Ma génération (1947) a bénéficié de ce que les Allemands appellent la grâce de la naissance tardive (« die Gnade der späten Geburt »). Nous avons échappé à la guerre, aux privations, vexations et spoliations, à l'enrôlement forcé, à la déportation, à l'incarcération et au système concentrationnaire. En réalité, les générations de l'immédiat après-guerre ne sont pas passées complètement à côté, puisque la proximité temporelle des événements tragiques a fait qu'on y était sans cesse confrontés rétrospectivement, que l'on a vécu les événements comme en creux et par procuration, grâce aux témoignages oraux notamment. Dans ma famille proche ou apparentée, il n'y a eu pas moins de quatre enrôlés de force, dont deux ne sont pas revenus et les deux autres ont été marqués physiquement à vie. J'ai grandi dans le milieu des éclaireurs libéraux (FNEL), dont certains des anciens sortaient des camps où ils avaient été internés en raison de leurs convictions démocratiques. Des frères scouts de confession juive avaient perdu des proches dans des camps de concentration et en avaient perdu jusqu'aux traces physiques. Même si les survivants de ces tragédies et leurs enfants ne parlaient qu'avec beaucoup de retenue de ces morts et de ces deuils, leur histoire était connue dans les grandes lignes pour qui y était sensible et voulait bien s'informer.

La littérature et le Mal

Ce n'est qu'avec la progression de mes études que, personnellement, j'ai pris conscience intellectuellement des méfaits dont les nazis, notamment,

s'étaient rendus coupables, les cours d'histoire et de littérature apportant la caution de l'information sérieuse et vérifiable et de la médiatisation linguistique. Un livre récemment paru concerne cette thématique : *Les Camps et la littérature. Une littérature du XX^e siècle*, édité par des collègues de l'université de Rennes (1999, 2006). Le terme « littérature » a ici le sens de « ensemble d'ouvrages publiés sur [une] question » (*Le Petit Robert*), englobant les publications techniques aussi bien que les livres de témoignage, les récits de vie ou les compositions fictives ou référentielles à fort quotient esthétique. Dès la libération des camps de la mort à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les livres-témoignages sur l'indicible se multiplièrent. Ainsi, en 1946, parurent deux ouvrages qui, avec leur écriture dépassionnée et méticuleuse, allaient s'imposer comme références historiques par excellence : *Der SS-Staat*, d'Eugen Kogon, antifasciste chrétien allemand d'origine russe, et *L'Univers concentrationnaire* du Français David Rousset (prix Renaudot). Parmi les ouvrages que recense la publication collective signalée plus haut, on notera d'autres classiques, comme *Se questo è un uomo* (1947) de Primo Levi, *L'Espèce humaine* (1947) de Robert Antelme, *Lazare parmi nous* (1950) de Jean Cayrol, *Le Grand Voyage*



L'auteur excelle d'ailleurs à intégrer dans le récit de son personnage une foule de références littéraires, de renvois intertextuels qui font que l'univers convoqué est un univers de mots avant de renvoyer à une réalité historiquement tangible.

(1963) de Jorge Semprun et plus près de nous, *Wou le souvenir d'enfance* (1975) de Georges Perec.

Le phénomène est si complexe et si nouveau que les critiques hésitent quant aux termes que l'on peut appliquer à ce type de livres à la fois documentaires et « composés » : « littérature concentrationnaire », « littérature de l'holocauste », « littérature de la Shoah », ou encore « littérature des camps », « littérature du génocide », « récit de déportation », « écriture testimoniale »¹. Ce que tous ces ouvrages ont en commun, c'est qu'ils sont écrits du seul point de vue des victimes, quelles qu'elles fussent.

Certains auteurs luxembourgeois victimes du nazisme ont traité le même thème, chacun dans la langue de son choix. Citons par exemple comme ouvrages littéraires au sens étroit : *Lidder aus dem Exil* (1945) de Lambert Schaus, *Komödie im Kazett* (1946) de Léon Bollendorff, *Contre eux* (1953, 1956) de Marcel Noppeney. Les femmes ont souffert autant que les hommes, il n'y a qu'à lire les témoignages de Lily Uden ou Cécile Ries publiés dans *Rappel* ou encore, récemment, celui de Madeleine Weis-Bauler (*Aus einem anderen Leben*, 2003). Comme ouvrage de témoignage historique luxembourgeois, je m'en voudrais de ne pas citer *Hinzert: das SS-Sonderlager im Hunsrück* (1983), de Marcel Engel et André Hohengarten. Nés après la guerre, d'autres auteurs y consacrent néanmoins en partie leurs écrits, à l'instar de Jean Sorrente. Dans *Le Vol de l'aube* (1995), celui-ci présente une génération de bourgeois belges francophones des régions dites rédimées, donc germanophiles, qui se portent au secours du régime hitlérien pour échapper au bolchevisme. Dans ce roman, l'auteur fait apparaître le personnage de Goering, grand prédateur qui jette son dévolu sur les œuvres d'art entassées dans la capitale française. Le même personnage, pontife nazi sans vergogne, surgit aussi dans *Le Roi des aulnes* (1970), roman du Français Michel Tournier, qui en fait un portrait ahurissant comme grand veneur dévorant toutes crues les parties génitales d'un cerf fraîchement abattu : symbolisme on ne peut plus explicite.

Il suffit de pianoter un peu sur son ordinateur pour trouver des sites cybernétiques où sont catalogués des ouvrages récents en provenance d'autres espaces littéraires et comportant des personnages d'officiers SS techniciens de l'horreur. Par exemple sous l'adresse <http://www.google.com/search?client=safari&rls=fr&q=sohn+eines+ss+offiziers+roman&ie=UTF-8&oe=UTF-8>. J'y ai relevé quelques titres que l'on peut mettre en relation avec le livre qui fait l'objet du présent article. Dans son roman *The Odessa File* (New York, 1972), Frederik Forsyth a intégré certaines données fournies par le socialiste allemand Klaus Ellrodt, fils d'un officier SS de haut rang. Dans le roman *Ohnehin* (Frankfurt/M, 2004), l'Autrichien Doron

Rabinovici met en scène un neurologue soignant un patient amnésique à propos de tout, sauf de son rôle d'officier SS pendant la guerre, qu'il cherche à maquiller, à l'image d'une certaine Autriche en délicatesse avec son passé inavouable. La même année, Anita Kugler a publié le roman *Scherwitz. Der jüdische SS-Offizier* (Köln, 2004). On y apprend comment, en 1948, le responsable régional bavarois pour le suivi psychologique de victimes du nazisme, le Dr Scherwitz, est arrêté pour crimes de guerre et comment il essaie de s'en défendre à coups d'affabulations. Dans *The Castle in the Forest* (New York, 2007), le romancier américain Norman Mailer ne propose ni plus ni moins qu'une biographie romancée... d'Adolf Hitler, qui insiste en particulier sur la dimension incestueuse et perverse de sa personnalité très marquée par l'influence du père, dont le fils aurait finalement réalisé certains des fantasmes.

Avec les camps de la Mort conçus par les nazis, mais aussi les régimes communistes pour exploiter et éliminer leurs ennemis présumés, le XX^e siècle semble s'être empressé de réaliser à grande échelle et avec des moyens industriels les fantasmes du divin marquis. Sade les avait éprouvés lui-même et fait subir à ses partenaires, complices et victimes, mais, surtout, il les avait exposés dans des textes d'un érotisme viscéral et cérébral en même temps. Si son œuvre a été jugée si choquante, cela tient certes à la crudité avec laquelle il pratique et met en scène des pulsions sanguinaires et sacrilèges, et beaucoup plus encore au cynisme dont il fait preuve face aux tabous et aux interdits de son temps. En fait, il propose un inventaire et des scénarios opérationnels du Mal et l'érige au rang de thème littéraire par excellence, comme Georges Bataille allait le montrer en 1957 dans *La Littérature et le mal*. Comme on l'a vu, le Mal nazi a abondamment nourri les littératures de nombreuses langues, si bien que l'on pouvait imaginer que le thème était épuisé, d'autant plus que le cinéma – pensons entre autres aux *Damnés* de Luchino Visconti (1969) ou à *Portier de nuit* de Liliana Cavani (1973) – ne s'est pas privé d'exploiter à son tour les exactions fascistes.

Or, en automne 2006, l'Académie Goncourt a primé un roman qui, en matière d'évocation linguistique explicite des persécutions racistes organisées par les SS, dépasse en effets hallucinants tout ce qu'on a pu lire à ce sujet jusqu'ici.

Roman historique, autobiographie fictive ou histoire romancée ?

Il s'agit des *Bienveillantes* (prix Goncourt, Grand Prix du roman de l'Académie française, 2006), de Jonathan Littell. Cet auteur francophone, né à New York en 1967 dans une famille juive d'origine polonaise, qui a étudié au Lycée Fénélon à Paris et habite Barcelone, a obtenu sa naturalisa-

tion française en mars 2007, après la publication de son livre doublement primé².

Le texte de son roman – sa première œuvre littéraire et la première œuvre littéraire qui respecte intégralement le point de vue du criminel de guerre – est constitué par l'autobiographie d'un officier SS allemand intelligent et pervers, Max[imilian] Aue, qui participe au programme d'exploitation et d'éradication des Juifs et de divers autres groupes humains en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, échappe à la mort et aux poursuites en 1945 et a la chance, en raison de ses origines mi-françaises, de pouvoir refaire sa vie professionnelle et privée en France comme honnête dirigeant d'entreprise. C'est à partir de cette position qu'il prend la parole, non pour se justifier de ses crimes, mais pour dresser un bilan mental censé justifier son statut d'écrivain, ou du moins d'écrivain.

Les sept chapitres du roman-fleuve portent comme titres des termes techniques désignant des danses ou des genres musicaux, comme « Toccata », « Allemande », « Menuet », etc., qui donnent au récit une tonalité sensuelle et artistique et le transforment en une danse macabre.

Le premier chapitre sert d'encadrement au récit : l'auteur explique comment et pourquoi il a rédigé ces souvenirs. La fonction conative – qui consiste à interpeller le lecteur – y est très développée, de même que la fonction phatique, qui consiste à relancer sans cesse le contact avec le public –, puisque le narrateur entend se légitimer devant un auditoire de connaisseurs. Dès la première phrase, l'expression « Frères humains » donne une dimension existentielle et universelle au récit-témoignage et renvoie à une célèbre formule du poète médiéval François Villon ou encore à la pratique romantique d'un Hugo ou d'un Baudelaire tablant sur la solidarité des âmes sensibles.

Dès le premier chapitre, où il se décrit après la guerre, Aue se présente comme « affabulateur », comme quelqu'un qui « manufacture des souvenirs », tout en dirigeant une manufacture de dentelles située en France (région de Calais) et dont il place les produits en Allemagne, pays qu'il connaît bien. Il y a un évident parallélisme, souligné par le narrateur lui-même, entre son activité industrielle, presque artisanale, et son activité scripturale, qui requiert un rythme et un horaire précis. D'ailleurs son bureau donne, par le biais d'une grande verrière, sur l'atelier où fonctionnent les métiers à tisser. Lui, il tisse son texte. Il y a un autre parallélisme : Aue a autrefois inspecté les camps de concentration où hommes et femmes étaient séparés dans leurs baraquements et leurs postes de travail, et retrouve cette situation, ce statut, après la guerre, quand il surveille les employés de la manufacture de dentelles où les sexes sont également strictement séparés. Remar-

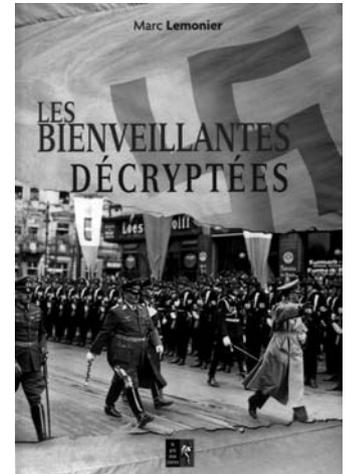
quons toutefois que, pendant la guerre, il n'a pas fait dans la dentelle.

Aue est très cultivé : lettré, il cite sans cesse des écrivains ; mélomane, il vit avec à l'esprit des mélodies des grands compositeurs ; amateur d'art, il évoque de nombreux tableaux et visite des musées dans les pays annexés ou à Berlin ; ayant étudié la philosophie, il aborde la vie avec le questionnement du quêteur de sagesse.

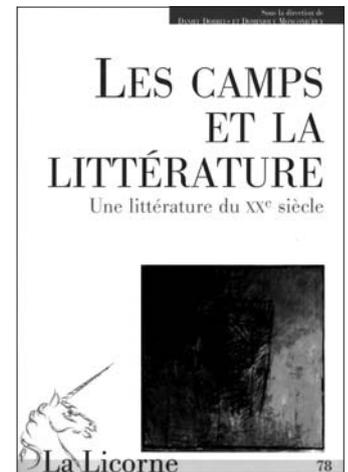
Son origine familiale est double : sa mère était alsacienne, donc française, son père allemand, ayant été officier – absolument indigne – pendant la Première Guerre mondiale. Celui-ci est sorti de la guerre écoeuré par le traitement réservé à l'Empire et s'engage dans des actions pré-fascisantes. Le narrateur a une sœur jumelle, Una, avec laquelle il entretient une relation incestueuse et qui étudiera la psychanalyse avec Jung à Zurich. Elle parle d'ailleurs ouvertement d'un autre psychanalyste célèbre, Otto Rank, et de son livre sur l'inceste. Plus tard, elle épousera un noble allemand, handicapé, pacifiste et cosmopolite, grand compositeur avant-gardiste détesté par les nazis. On rencontre encore dans le récit des jumeaux élevés par la [grand-]mère, enfants dont on peut supposer qu'ils résultent de l'union d'Una et de Max, lequel aura lui-même, plus tard, des jumeaux avec sa femme. Comme un personnage

de Sade, Max Aue apparaît souvent comme sodomiseur et sodomisé : mais il n'a jamais de rapports sexuels avec des détenu/e/s, est même plutôt dégoûté à la vue des pratiques sexuelles de ses camarades officiers SS. Les seules femmes que ce « puceau » a honorées, sont sa jumelle... et sa légitime, laquelle n'est évoquée par aucun mot.

Légitimant son projet d'écriture, Aue cite un contre-exemple : *Face à l'échafaud*, les mémoires de Hans Frank, l'ancien général-gouverneur de Pologne. Son récit à lui est différent³ : il se présente avec ses faiblesses physiques, des nausées régulières, des vomissements. Il est assez désabusé, n'a plus vraiment plaisir à rien, sauf à la littérature. Il parle, avec une impudence comme décalée, des morts occasionnées par le régime nazi et ses zéloteurs SS dont il fait partie. Toutefois, au passage, le narrateur évoque aussi les autres grands pays impliqués dans cette guerre ou d'autres conflits : l'Allemagne hitlérienne ne détient pas le record des morts ou des déportés, dans ce domaine, Staline est un rival sérieux qui a eu la chance de terminer la guerre dans le clan



Une exégèse du roman par un journaliste, publiée en mars 2007.



des vainqueurs, ce qui lui a permis d'occulter ses crimes. Mais même les « démocraties » n'ont pas de quoi se vanter, à l'instar des Américains qui ont éliminé leurs Indiens.

Page 615, on lit ce passage qui, selon Aue, remet les pendules à l'heure : « [...] ce serait une erreur, grave à mon avis, de penser que le sens moral des puissances occidentales diffère si fondamentalement du nôtre : après tout, une puissance est une puissance, elle ne le devient pas par hasard, et ne le reste pas non plus. **Les Monégasques, ou les Luxembourgeois, peuvent s'offrir le luxe d'une certaine droiture politique** ; c'est un peu différent pour les Anglais. N'était-ce pas un administrateur britannique, éduqué à Oxford ou à Cambridge, qui dès 1922⁴ préconisait des *massacres administratifs* pour assurer la sécurité des colonies, et regrettait amèrement que la situation politique *in the Homelands* rendît impossibles ces mesures salutaires ? » On voit que ce SS détenteur d'un doctorat en droit est un redoutable discoureur, d'autant plus qu'il n'a aucun mal à dénoncer l'antisémitisme latent de la société française d'avant-guerre et le racisme inhérent au système colonial. Le monde fonctionne selon la loi du plus fort.

Tout jugement moral est forcément subjectif et dépend du point de vue, des intérêts de celui qui l'émet. On n'est pas maître de sa vie. Ainsi, Aue

aurait voulu être écrivain, par la force des circonstances, il est devenu assassin. Avec la même franchise brutale et désarmante, il avoue ses préférences sexuelles : il aurait voulu être une femme et a toujours choisi ses partenaires en vertu de cette préférence. Mais il sépare le besoin physique du sentiment amoureux. Outre sa jumelle Una, la seule femme pour laquelle il montre quelques signes d'inclinaison, l'Allemande Héléne Anders-Winnefeld, ne lui inspire aucune attirance physique.

Le pari qu'il fait dans le premier chapitre, préfaciel, qui met en place l'enchaînement narratif, c'est de faire croire au lecteur que son aventure, celle d'un officier cultivé et doué qui finit dans la peau d'un personnage satanique, ne suffit pas à le distinguer du lecteur commun. Au contraire, il prétend être comme le premier lecteur venu.

Le reste du roman, à partir de la page 31, est constitué par le récit très détaillé à la première personne de la carrière de Max Aue, docteur en droit. Le chapitre II commence en 1941, au moment de l'attaque allemande contre l'Union soviétique. Il fait partie des SS (Schutzstaffel, formation militaire du parti nazi qui double la Wehrmacht, l'armée régulière allemande) qui, à l'arrière, fait de l'espionnage pour détecter et mettre hors d'état de nuire les « partisans », considérés comme des terroristes. Parmi les suspects essentiels : les Juifs des territoires occupés, censés être favorables au communisme. À partir de ces prémisses vont se développer une logique et une stratégie d'élimination massive. L'officier narrateur envisage cette question uniquement du point de vue de la faisabilité matérielle : comment s'organiser pour surveiller, pour arrêter les suspects, les rassembler, les évacuer en masse et réaliser leur exécution aux moindres frais et le plus efficacement possible ? Différents moyens de les fusiller et de les enterrer, de les gazer aussi, sont envisagés. Au début, Aue – on notera la connotation printanière et poétique de ce patronyme – est simplement observateur, témoin un peu distant, presque contemplatif, c'est un bureaucrate désireux de fournir un travail rationnel que l'on peut justifier. Peu à peu, il est impliqué, faute de personnel : il lui arrive de donner le coup de grâce à des exécutés agonisants, mais cela n'est pas son travail principal.

Son regard sur les Juifs est extérieur, sans compassion, sans curiosité. Il se préoccupe de détails futiles : les taches sur son uniforme, ses bottes couvertes de boue et de merde, l'inconfort du logement ou du transport, l'aide fournie ou refusée par l'administration, etc. D'autres étapes de sa carrière sont évoquées dans le détail : l'Ukraine et la Pologne, la chute de Stalingrad, puis Berlin sous les bombardements. Au fur et à mesure que le Reich décline et est menacé par la résistance des partisans, l'avancée des troupes soviétiques et les bombardements massifs de la capitale allemande,



BUREAUTIQUE
ROSY WAGNER-BRAUCKMANN

NEU

EXKLUSIV
IN LUXEMBURG

„SITZFLÄCHE BEWEGT SICH
NACH VORNE,
NACH LINKS, RECHTS
UND NACH HINTEN
ÜBER DAS US-PATENTIERTE
DONDOLA SITZGELENK“

BUREAUTIQUE
ROSY WAGNER-BRAUCKMANN

27, rue de la Barrière / L-1215 Luxembourg
T. +352 44 88 08-1 / F. +352 44 88 08-99
www.wagner-brauckmann.lu / rosy@wagner-brauckmann.lu

sa propre carrière se développe positivement. De SS-Obersturmführer (lieutenant), il va monter en grade jusqu'à être nommé SS-Obersturmbannführer (lieutenant-colonel).⁵ Il bénéficie de nombreuses protections, fréquente des personnages haut placés dans la hiérarchie, comme le ministre Speer, le Reichsführer SS Heinrich Himmler. Un de ses amis, Thomas Hauser, également SS, est toujours là pour le sauver et lui permettre d'échapper aux dangers dus aux conflits d'intérêt des différents milieux nazis, ce qui n'empêchera pas Max de le tuer froidement.

Plus de 850 pages sont consacrées à l'évocation pointilleuse des tueries commises par les SS, mais aussi par la Wehrmacht en Europe centrale et orientale. Le roman, évidemment, a un puissant effet de réel, l'auteur, âgé de trente-neuf ans, s'étant considérablement documenté, mais de façon un peu unilatérale, puisqu'il ne connaît pas l'allemand. Comme dans le genre du roman historique, il fait apparaître des personnages réels, par exemple Hitler en personne, mais c'est le personnage fictif, l'officier SS, qui focalise l'intérêt du récit. S'il n'y avait d'ailleurs que les scènes de guerre, de torture, de mises à mort, d'exécutions, ce récit n'aurait pas d'intérêt littéraire : autant lire des ouvrages historiques plus objectifs, plus chiffrés, plus abstraits. Dans le même contexte des crimes de guerre enfin élucidés dans leur technicité la plus concrète, on pourra lire à cet effet *Les pendaisons de Tulle. Le 9 juin 1944* (2004), de Bruno Kartheuser, qui reconstitue les circonstances d'un crime de guerre à peine moins barbare, mais moins connu que celui d'Oradour-sur-Glane⁶, le lendemain. Par le biais de son personnage narrateur, Jonathan Littell multiplie les récits de crimes de guerre de ce type.

Mais c'est un roman, justement, qui propose une plongée dans le concret, le discontinu, le subjectif le plus total. Ce qui fait l'attrait littéraire du roman, c'est la complexité psychologique et mentale du personnage du narrateur. Celui-ci est orgueilleusement raisonneur, sait parfaitement maîtriser ses émotions face au but politique du nazisme désireux de procurer à la race allemande l'espace vital dont elle a besoin et qu'elle ne peut conquérir que sur les parasites présumés : Juifs, mais aussi tsiganes, handicapés, communistes, etc. Mais en même temps, le narrateur est fragile : il est obsédé par la liaison intime qu'il entretenait avec sa sœur jumelle Una, à laquelle il est lié par un besoin d'union fusionnelle, ce qui déclenche chez lui de véritables crises de narcissisme et d'impuissance hétérosexuelle.

Le roman, qui semble narrer l'initiation de Max Aue à travers une série d'apocalypses dont il revient vivant à chaque fois, comme un héros de roman-feuilleton du XIX^e siècle qui se relève après chaque échec, est en outre traversé par une intrigue de type policier. Le narrateur « découvre »

l'assassinat de sa mère et du second mari de celle-ci. En réalité, le récit, dans cette séquence, joue si habilement de différents brouillages que l'auteur de ces crimes n'est pas très clairement désigné : il s'agit de Max Aue en personne. Des policiers allemands mènent à ce sujet une enquête qui ne finira qu'avec leur mort, Aue se débarrassant de l'un d'eux. L'enquête, obstinée, méthodique, de ces policiers, doublons maladroits et polis des hommes de la Gestapo qui opéraient toujours par paires, n'aboutit pas ; d'ailleurs les deux limiers se comportent comme des Dupond et Dupont allemands échappés de quelque album de *Tintin*. Une autre énigme porte sur l'identité des garçons jumeaux qui habitaient avec la mère du narrateur et qui se révéleront être les enfants d'Una, dont le mari, un vieux noble, ancien officier allemand, est pourtant incapable de procréer.

Avec une hauteur certaine, Aue incarne la « morale » du nazisme face à la « tâche » surhumaine que le Führer, lecteur de Nietzsche, impose à ses fidèles : éteindre la voix de la pitié en soi, pour éliminer de sang froid les opposants au régime et la race inférieure des Juifs. Cette morale implique aussi qu'Aue porte un jugement sévère sur tous les sales profiteurs à l'intérieur du parti, les tièdes, les hypocrites, les opportunistes. Cette morale implique encore que l'officier sache reconnaître chez l'ennemi russe des qualités d'intégrité et de rigueur que l'Allemand réclame pour lui. Il y a quelque chose de pathétique dans le combat de Max Aue, qui veut à tout prix maintenir en vie la population juive mâle susceptible de venir en aide à l'effort de guerre allemand par sa force de travail, alors que tant de SS, à commencer par les commandants des camps de concentration, ignorent ces finalités économiques au profit du but politique : l'élimination la plus rapide et la plus massive des Juifs. Face aux inerties administratives et aux impasses techniques, l'obstination presque désintéressée de l'officier narrateur n'est pas sans rappeler l'attitude du héros de la tragédie antique face au Destin implacable, ou encore du personnage du théâtre absurde luttant contre le non-sens existentiel. L'auteur excelle d'ailleurs à intégrer dans le récit de son personnage une foule de références littéraires, de renvois intertextuels qui font que l'univers convoqué est un univers de mots avant de renvoyer à une réalité historiquement tangible. Selon la culture du lecteur, il y verra des allusions aux tragédies grecques, à l'histoire des Atrides, aux déesses de la vengeance, les *Bienveillantes*, aux récits et pièces de Sade, aux *Misérables* (avec la scène de la traversée de l'égout, sauf qu'il n'y a pas de Jean Valjean) : la liste est inépuisable et constitue comme une invitation aux étudiant/e/s à remonter les filières comparatistes.

Pendant la guerre, l'officier SS n'oublie jamais ses préoccupations intellectuelles et littéraires et lit

En tout cas, l'auteur des *Bienveillantes* est moralement au-dessus de tout soupçon, rien dans sa biographie n'indique qu'il cautionne les horreurs qu'il met en scène.



Photo de l'AFP de Jonathan Littell parue dans d'Wort du 07.11.2006.

par exemple le *Journal* tenu par Stendhal pendant la campagne de Russie de Napoléon, ou encore le *Banquet* de Platon – Aue a étudié les sciences politiques – ou encore *L'Éducation sentimentale* de Flaubert : on mesurera le symbolisme de cette dernière lecture qui renvoie à l'éducation autrement peu sentimentale du « héros » du roman. En Union soviétique, Aue tient à rendre hommage à des écrivains russes de grand talent, comme Lermontov. Lors d'un séjour à Paris, il se fait un devoir de fréquenter ses anciens amis de l'extrême droite française, les Rebattet, Brasillach, il croise aussi Céline – romancier novateur, mais antisémite redoutable – et parle avec admiration de Maurras. Sur un point, simplement, il ne comprend pas ces Français qui vont allégrement collaborer : c'est qu'ils continuent de parier sur l'autonomie culturelle française alors que, pour lui, l'Allemagne sera gagnante sur tous les fronts, leçon que donne aussi, de façon plus conciliante, l'officier allemand du *Silence de la mer* (1949) de Vercors.

Il faut relever un autre procédé littéraire récurrent : le fait que le personnage n'arrête pas de retranscrire ses rêves et de tenter de les interpréter. Pour un peu, on croirait qu'il raconte à partir du divan d'un analyste. C'est à se demander si sa jumelle Una, qui a étudié la psychanalyse et n'apparaît plus du tout à la fin du roman, n'est pas la personne qui recueille son témoignage. Il y a comme une contamination des scènes « réelles » par la proximité temporelle et spatiale des épisodes oniriques. Finalement, toute la narration en rapport avec les exécutions massives et les camps de la mort prend l'allure d'une théorie de

séquences cauchemardesques, sauf qu'elles correspondent, malheureusement, à la réalité historique. De nombreuses scènes de masse, des comptes rendus de réceptions mondaines rappellent des scènes similaires chez des chroniqueurs mondains comme Saint-Simon, Balzac ou Proust : genre littéraire qui a fait ses preuves depuis longtemps, comme les récits de guerre ou encore les discussions politiques. La dernière scène du roman plonge carrément dans le surnaturel, puisque les seuls survivants sont le narrateur lui-même et... certains animaux du Tiergarten, du zoo de Berlin : la guerre se termine en jeu de déguisement, il est vrai qu'Aue va porter dorénavant un masque pour se refaire une virginité morale et citoyenne. En tout cas, sans les modèles et genres littéraires repris, pervertis ou détournés par le narrateur, le roman ne fonctionnerait pas : le récit demande au lecteur d'avoir le cœur bien accroché et de solides connaissances culturelles et littéraires.

On remarque une gradation dans le comportement du narrateur. Il n'était pas prévu, au départ et en raison de ses fonctions, pour le rôle de tueur. Peu à peu, il y est entraîné et, dans le dernier chapitre, il accumule les meurtres individuels pour des raisons personnelles, par exemple celui d'un des deux policiers qui viennent plusieurs fois le relancer dans l'affaire de la mort violente de sa mère et de son mari, et celui de son meilleur ami, Thomas.

Pour toutes ces raisons de contenu, mais également pour de nombreuses raisons d'écriture – excellence des portraits, poétique des paysages, observation de gestes significatifs et de tics éloquentes, évocation de concerts, discours rapportés, entretiens contradictoires politiques, raisonnements philosophiques –, le récit de Max Aue est indiscutablement littéraire. C'est une littérature de la « sincérité totale », comme autrefois avec les récits autobiographiques de Sade ou de Gide.

Par contre, au point de vue de la composition, le récit n'est pas toujours très convaincant. Certes, dans de nombreux passages, on observe le procédé de la mise en abyme de l'écrivain et de son projet d'écriture dans son récit même, ou encore les renvois multiples à des créateurs littéraires (Flaubert) ou musicaux (le beau-frère du narrateur) ou à des artistes (de nombreux nazis se révèlent d'excellents instrumentistes ou mélomanes avertis), mais vers la fin, le procédé s'épuise... ou le lecteur s'en lasse. Le narrateur signale plusieurs fois qu'il va écourter sa narration, soit qu'il renvoie le lecteur aux sources historiques reconnues, soit qu'il veuille lui éviter les répétitions et les longueurs. En réalité, on a l'impression que le récit se termine en queue de poisson : il faudrait un retour à la case départ, pour que l'encadrement, le principe d'enchâssement soient clairement exhibés comme procédé formel, le récit n'arrêtant pas de dévoiler ses procédés de fabrication. L'éditeur, affolé par

la longueur du manuscrit, n'aurait-il pas conseillé à l'auteur de ne pas dépasser la limite des mille pages ?

En somme, *Les Bienveillantes*, dont le titre renvoie ironiquement aux Euménides, divinités grecques qui représentent pour l'âme qui se sent en faute la compréhension et le pardon, ne sont rien d'autre qu'une apologie nazie un peu longue. L'argument suprême du discours de l'officier : la notion d'« inhumain », n'existe pas. La preuve : ce qu'il vient de narrer est le fait d'hommes qui, dans une vie normale, n'auraient pas basculé dans la tuerie systématique et comme robotisée. Ce qui finalement dédouane l'homme fautif, c'est l'aveu : cette vision est presque protestante.

Au moment de sa sortie et des prix qu'il a reçus, le roman de Jonathan Littell n'a pas fait l'unanimité parmi les critiques⁷ et les lecteurs. Certaines étaient d'avis que le sujet même du récit – les aveux vétilleux d'un criminel de guerre – risque de banaliser le Mal ; d'autres estimaient que la littérature peut aborder tous les sujets, à condition qu'elle le fasse avec ses moyens à elle et permette une réflexion sur l'Homme, ses mécanismes mentaux dans certaines conditions et son insertion dans le monde. On aura compris que, tout en rendant un hommage sincère et silencieux à toutes les victimes des camps, j'appartiens au deuxième groupe de lecteurs et de critiques, qui défend les droits et les obligations des créateurs faisant appel à l'imaginaire et au sens du réel. Il faut pour cela des lecteurs majeurs et vaccinés, capables de faire la part du feu, c'est-à-dire de distinguer entre auteur et narrateur pour pouvoir juger en toute équité et se forger une opinion.

En tout cas, l'auteur des *Bienveillantes* est moralement au-dessus de tout soupçon, rien dans sa biographie n'indique qu'il cautionne les horreurs qu'il met en scène. Au début des années 1990, selon un article d'AFP paru dans le *d'Wort* du 7 novembre 2006 à l'occasion de la proclamation du lauréat du prix Goncourt, Littell s'est engagé dans l'action humanitaire comme logisticien au sein de l'ONG Action contre la faim. Il a traversé ainsi génocides et charniers en divers endroits conflictuels : Bosnie, Rwanda, Tchétchénie – pendant quinze mois, exténuants –, Afghanistan. Ayant publié « un très mauvais livre de science-fiction quand [il était] gosse, à 20 ans », il décide alors d'entrer en littérature pour de bon. Son sujet : « choisir de comprendre ce qui amène les gens à devenir des bourreaux ». Son expérience des crises guerrières l'a aidé : « J'ai appris énormément avec les bourreaux que j'ai fréquentés. On a rarement des relations cordiales avec les types armés dans les zones où l'on bosse ». Pour son projet de roman sur la Seconde Guerre mondiale, il dépouille une documentation considérable et fait des repérages en Ukraine et en Pologne. Pourquoi avoir écrit en français ? Parce que cette langue apprise au lycée

était la plus proche de ses références littéraires⁸. Le livre est sorti fin août 2006 et, au moment du Goncourt, s'était déjà vendu à 250 000 exemplaires⁹.

Mais il faut sérieusement se demander quel autre ouvrage littéraire Jonathan Littell peut encore écrire maintenant.

Bibliographie

LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006, 903 pp.

BATAILLE, Georges, *La Littérature et le mal*, Paris, Gallimard, [1957], 1980.

CHRISTOPHORY, Jul, *Radioscopie de la littérature luxembourgeoise sur la seconde guerre mondiale. Bibliographie annotée des publications des quarante dernières années*, Luxembourg, RTL, 1987.

DOBBELS, Daniel, MONCOND'HUY, Dominique (éd.), *Les Camps et la littérature. Une littérature du XX^e siècle*, [1999], Paris, la licorne, 2006 (2^e éd.)

LEMONIER, Marc, *Les Bienveillantes décryptées. Carnet de notes*, Paris, Le pré aux clercs, mars 2007.

Rappel, Revue de la Ligue luxembourgeoise des prisonniers politiques et déportés, Luxembourg, depuis 1946.

¹ Voir *Les Camps et la littérature ...*, 2006, pp. 74-76, 86.

² *Tout en conservant sa nationalité d'origine, J. Littell voulait disposer d'une autre pièce d'identité afin de pouvoir se rendre dans certains pays, comme le Pakistan, où le passeport étasunien ne serait « pas vraiment un atout ».* Le Premier ministre Dominique de Villepin, un littéraire, a décidé, en vertu de la contribution de ce romancier francophone au « rayonnement de la France », de l'exonérer de l'obligation de résidence sur le territoire national. Voir Marie-Christine Tabet, « Jonathan Littell voulait un passeport européen "pour voyager" », *Le Figaro*, 10/11.03.2007.

³ Dans *Les Bienveillantes décryptées* (2007), M. Lemonier retrace de nombreuses sources possibles pour la rédaction du roman de Littell.

⁴ *Le premier volume de Mein Kampf, d'Adolf Hitler, est paru en 1925.*

⁵ Le « Glossaire » et le « Tableau d'équivalence des grades » allemands (SS, Wehrmacht, police) et français publiés à la suite du roman (pp. 897 ss) est loin d'être exhaustif et ne permet pas au lecteur de percevoir tous les mystères des carrières ainsi résumées.

⁶ Voir B. Kartheuser, Walter, agent du SD à Tulle. Tome 3 : Les pendaisons de Tulle. Le 9 juin 1944, Neundorf (B), éd. *Krautgarten*, 2004, ainsi que F. Wilhelm, « À clavier ouvert ... (79). Les Pendaisons de Tulle. Le 9 juin 1944 par Bruno Kartheuser », *Tageblatt. Livres. Bücher*, mars 2005.

⁷ Voir la « Postface » (*L'accueil du livre, Dossier critique*) figurant dans *Les Bienveillantes décryptées*, 2006, pp. 223-227.

⁸ *L'argument vaut sans doute aussi pour les deux autres lauréats des prix littéraires majeurs français en 2006 : Alain Mabanckou (Congo) pour Mémoires de porc-épic (prix Renaudot), et Nancy Huston (Canada) pour Lignes de faille (prix Femina), deux autres francophones non français.*

⁹ Voir l'article de l'AFP reproduit dans le *d'Wort* du 07.11.2006 sous le titre « Après le Prix de l'Académie Française. Le Goncourt pour 'Les Bienveillantes' ».